

pieds nus, les hommes armés de matraques, les femmes portant leurs "moutchatchous" à califourchon sur leurs reins, l'air farouche, les lèvres serrées, les joues hâves, laissant flotter au vent d'hiver les plis de leurs gandourahs...

Il en était venu des milliers à Monstaganem. Ils campaient n'importe où, quelques-uns sous des tentes prêtées par l'autorité militaire, d'autres dans les fondouks où ils s'empilaient, grouillants de vermine, la plupart dehors, dans les trous de rocher du quartier du Vieux-Beymouth, dans les ruelles du faubourg de Tijditt, dans les roseaux du ravin de l'Aïn-Sefra, dans les jardinets autour des marabouts. Les passants attardés rencontraient, sur la place de la République et dans les voies adjacentes, des enfants en loques, recroquevillés sur eux-mêmes, qui étreignaient de leurs petits bras leurs jambes repliées pour ne pas perdre une parcelle de leur propre chaleur, et qui claquaient des dents sans interruption.

Beaucoup d'entre eux finissaient par mourir, silencieusement, comme des oiseaux que le froid a surpris ; alors leurs mères allaient les enterrer au cimetière musulman et revenaient mendier pour ceux qui restaient.

Des mendiants, des mendiants..., chaque coin de rue, chaque arbre du jardin public, chaque pilier des arcades abritait des mendiants. On avait organisé des cuisines en plein vent ; des souscriptions publiques procuraient une partie de l'argent nécessaire, mais qu'était-ce que tout cela ? Combien de détresses navrantes demeuraient sans adoucissement !

Les répercussions d'une telle situation étaient innombrables et atteignaient les Européens eux-mêmes. De graves incidents surgissaient. Poussés à bout, perdant sous l'aiguillon de la faim leur prudence ordinaire, les Arabes ne reculaient plus devant les pires extrémités. On signalait des assassinats dans les fermes, des attaques à main armée sur les routes. Des autobus avaient été arrêtés dans la plaine et leurs voyageurs rançonnés. La sécurité normale n'existait plus.

Les colons qui possédaient un logement en ville avaient quitté leurs domaines ou au moins l'avaient fait quitter à leurs familles. Ainsi en était-il de M. Mailley, qui, d'ailleurs, habitait plus souvent sa villa de Mostaganem que sa propriété d'Aïn-Tedelès, principalement pour l'éducation de ses deux enfants.

Or, ce soir-là, vers 8 heures, les persiennes bien closes, ils achevaient de dîner tous quatre sous la lampe allumée, le père et la mère en face l'un de l'autre, Cécile et Robert entre eux. Soudain, un coup fut frappé à la porte.

M. Mailley releva brusquement la tête. Un visiteur ? On aurait sonné. Il supposa.

— Un de ces "meskines" de malheur encore ! On n'en aura jamais fini avec cette race !

Un peu endurci par la rude vie du bled, qu'il avait menée tout jeune, il n'était pas très tendre pour les "meskines" — on appelait ainsi les misérables réfugiés, — leur reprochant cette négligence, cette incurie qui était bien une des causes de leur dénuement actuel, mais que la charité oubliait pour leur venir en aide. Ayant fait un don généreux au Comité de secours, il se jugeait à peu près dégagé de toute autre obligation.

— Tant pis, je n'ouvre pas ! Ils nous agacent, ces gens-là !

— Oh ! Léon, dit Mme Mailley, on pourrait tout de même, peut-être...

Un second coup retentit, plus léger, comme plus timide. M. Mailley repliait sa serviette. Cécile intervint :

— Papa, il faut aller voir. D'abord, ce n'est pas sûrement un "meskine"...

— Écoute donc si ce n'en est pas un ! On l'entend se lamenter d'ici !

De fait, le son d'une voix implorante parvenait jusque dans la pièce. On ne comprenait pas les mots qu'elle prononçait, mais c'était bien cette mélodie traînarde, gémissante, où revenait sans cesse le nom d'Allah, qui résonnait partout dans le pays depuis un mois.

— Papa, insista la petite fille, donnons-lui au moins un morceau de pain ! Ou un peu de bonne soupe chaude !

Elle s'était levée et avait passé dans le vestibule. Derrière la porte, un grelottement se percevait plus net. Cécile toucha la serrure.

— N'ouvre pas ! ordonna son père d'un ton bref. Je te dis de ne pas ouvrir !

— Tu n'as pas pitié, papa ? Pense, si c'était nous qui étions à sa place !

Elle suppliait. M. Mailley haussa les épaules.

— Quelle sottise ! Est-ce que nous risquons jamais d'être à la place d'un Arabe ?

— Ça ne fait rien, ce serait trop cruel de lui refuser une aumône. Ouvre-lui, papa, je te payerai ce que nous lui donnerons avec l'argent de ma tirelire !

Le petit Robert, bien qu'il n'eût que sept ans, s'était joint à sa grande sœur. De son côté, Mme Mailley s'efforçait de fléchir l'intransigeance de son mari. Il finit par grommeler, boudeur :

— Je vous cède, vous êtes tous à me bassiner ! Mais c'est simplement ridicule !

Il tourna le commutateur électrique et ouvrit la porte.

Un indigène était là, haut et maigre, appuyé sur sa matraque. Une chéchia déteinte recouvrait son crâne. Ses yeux brillaient de fièvre et de souffrance. A ses pieds, pelotonné sur le seuil, un enfant d'environ dix ans tremblait de tout son corps ; il était uniquement vêtu d'une gandourah toute déchirée, sorte de longue chemise de toile, insignifiante protection contre l'air frissonnant de la nuit.